

Tu lui diras l'amour aussi

Mathieu Blais

Number 156, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/93418ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Blais, M. (2019). Tu lui diras l'amour aussi. *Les écrits*, (156), 29–33.

TU LUI DIRAS L'AMOUR AUSSI^[1]

Il fait chaleur de feu de broussailles, il fait café brûlant, soupe chaude, il fait moteur de moto dans le trafic –

Je t'aime et tu es morte.

Je ne le sais pas encore.

Le désert le sait lui, il t'a aspirée comme on suce les sucres d'un fruit trop mûr, comme on en presse les dernières pulpes.

Je t'aime.

Je me suis assis ici pour me reposer, et le petit est près de moi.

Il fait chaleur chaude, lave, rayon laser, il fait toi et moi, il fait juillet dans mon ancien appart –

Je t'aime et te regrette.

Dans le creux d'une saillie du canyon la température doit atteindre les 40 degrés, mais ça reste plus frais que sur le sentier, et le petit veut encore jouer au jeu du nomme-moi-la-chaleur, mais j'ai de la misère à parler, et l'ombre ne me couvre que partiellement.

Le désert vibre tout autour, je le ressens, et pourtant il n'y a rien dans le canyon, rien d'autre que son immensité.

Des serpents à sonnettes, des scorpions, des lézards,

Un dieu fou et sadique, probablement hirsute et barbu.

Des squelettes d'Indiens morts.

De la vie, c'est ce que tu disais, c'est plein de vie le désert, et tu es morte et je ne le sais pas encore.

Et les bâtons de marche que j'ai achetés au petit ne l'amuse plus, et il insiste :

[1] La mort par insolation, il y a quelques années, d'un couple de voyageurs partis faire de la randonnée dans un des déserts de l'Utah avec leur jeune enfant m'a marqué alors que je me retrouvais moi-même à arpenter canyons et déserts avec mes enfants. J'ai trouvé dans l'expression de ce drame dans les journaux, principalement autour de la figure masculine à laquelle je me suis identifié, matière à réflexion et à spéculation narrative. C'est de ce contexte, de sa récupération en fait, que j'ai alimenté le travail autour de la construction d'un personnage. Lors de la mise en mots, rapidement, deux versions, deux textualités distinctes se sont imposées. Une version longue, avec le souffle large de la prose et intitulée « Lové dans la pierre », m'a permis d'investir la figure de l'homme en tant que conjoint obtus et borné. Cette version longue n'a jamais été lue publiquement ni publiée, mais après l'y avoir soumise, elle a été retenue dans la liste préliminaire du concours de création littéraire de Radio-Canada de cette année. Aussi, elle devrait se trouver dans un recueil de nouvelles à paraître chez VLB, en 2020. Une version plus courte, avec l'achoppement de la syntaxe coupée des vers et intitulée « Tu lui diras l'amour aussi », m'a permis d'investir davantage cette figure en tant que père de famille aimant. La version courte a été lue dans le cadre du Laboratoire d'écriture organisé par Langues pendues. C'est cette version qui est publiée ici. Malgré quelques légers ajustements, elle conserve intacte la scansion de l'oralité qui lui a donné le grain qu'il me semblait alors le plus à propos. Bien que les deux textes s'abreuvent au même fait divers, la fiction qui s'y déploie, le rythme et les images qui la supportent, les voix qui s'en élèvent diffèrent grandement, voire totalement. Dans la maïeutique même de ces textes, et plus spécifiquement dans celle, visée par l'exercice, qui préside à la mise au jour des caractéristiques du personnage, ces deux nouvelles m'apparaissent aujourd'hui comme étonnamment complémentaires. Elles témoignent des chemins de traverse que nécessairement appelle la création, des choix qui toujours se dressent face à l'auteur.

Alors :

Il fait main qui dégèle, bouilloire pour le thé, il fait chandail de laine au chalet en novembre, poêle à bois qui crépite –

Je ne suis pas un aventurier.

Je ne suis pas fait pour ça.

Je ne suis pas fait pour ça, et le petit m'a surnommé fantôme tellement j'ai la peau blanche, et tu as ri, tu l'as trouvé drôle et intelligent.

J'aurais préféré rester à la maison et attendre.

Organiser la matière, ranger le garage.

Voir les amis, boire de la bière.

Jouer au soccer.

Ta mère nous avait pourtant prévenus :

C'est chaud l'Utah l'été, en camping –

Mais tu es belle dans la nature, avec le petit, à lui montrer, où et comment, à prendre le temps contre le temps qu'on nous a volé le reste de l'année.

Anyway, on n'a pas l'habitude d'écouter ta mère.

Et je me raccroche à ça, à cette image de toi, à te dire oui et à tout te concéder, parce que je suis faible de toi, et fort de nous, et que le petit nous pousse à être meilleurs.

Autrement.

Papa –

Oui oui :

Alors on joue à nomme-moi-la-chaleur :

Et il fait chaud sauna et pluies tropicales, fait brûlure de toit noir de voiture noire, fait grenier d'été.

Et le canyon s'ouvre devant nous comme une mer de sédiments, de limons anciens, et je t'aime et tu es morte, mais je ne le sais pas encore, je m'accroche à l'idée que ton mal de tête est passé, que tu es retournée au stationnement, que tu vas appeler les secours peut-être à temps pour nous retrouver, parce que c'est de ça dont il est question, de moi et du petit, mais tu ne t'inquiètes probablement pas, tu n'aurais pas de raison de le faire, j'ai toujours été là.

Le petit, que tu disais, t'aime tellement, regarde-le te regarder –

Et je l'aime plus que moi.

J'ai appris à l'aimer plus que moi.

Mais là j'ai du sable plein la bouche, entre les dents et sur la langue.

Ça remplit ma gorge et ça m'étouffe.

J'aurais dû revenir avec toi.

Excuse-moi.

Excuse-moi-excuse-moi.

Je ne me relèverai pas cette fois, et je le sais maintenant.

Moi le battant et le joggeur du matin, celui des jours de semaines pressés et des réunions expédiées, moi du calendrier et des horaires chargés, dans la déroute subitement, où je suis étonnamment sans colère et résigné, à penser à toi, surtout à penser à toi, malgré ma respiration au ralenti et la tête qui me tourne.

Tu me reprocherais mon calme.

Mon flegme.

Mais cette fois ce n'est pas ça, c'est de l'apathie.

Je ne me relèverai plus, et on dirait que le petit aussi l'a compris.

Il fait chaud, beaucoup trop chaud.

Mais tant qu'à y être autant le faire jusqu'au bout.

À l'entrée du sentier, j'ai insisté.

C'est moi qui ai insisté, et tu as hésité.

Tu as regardé le petit, et le petit m'a souri parce qu'il était confiant, et dix kilomètres et de l'eau en masse et le soleil de l'Utah, ce n'est rien pour nous arrêter, high five la gang, et maintenant tu es morte, et j'ai vomi, et j'entends des bourdonnements, je croyais que c'était le vent, mais ça vient de moi, de la pression de mon corps, du sang qui pulse en moi et qui y bout.

Je t'aime et te regrette.

Et le petit s'est tu sans que je ne lui demande rien.

Et le petit me regarde agoniser en souriant, complètement insouciant.

Nous nous sommes installés ici le temps que la chaleur tombe, et j'attends quelque chose ou quelqu'un, je faisais ça avant, attendre l'évènement, je le fais malgré moi aujourd'hui, si je ne sais pas encore que tu ne reviendras pas, même si en fait je le sais probablement, quelque part, en moi, ou peut-être que c'est le désert qui me l'a communiqué, mon cœur balance entre espoir et déni.

À trop regarder le soleil blanc noircir mes idées, je dirais juste que c'est de l'aveuglement.

Il fait chaud, beaucoup trop chaud.

Et je baisse les bras.

Je baisse les bras et le petit me regarde comme si j'étais une bouée.

Une bouée dans le désert.

Je t'aime.

Et du bout des doigts je trace des pétroglyphes invisibles sur le grès rouge du canyon, j'y dessine mon tumulte, ma rengaine de père échouant, incapable

d'avancer davantage, sans force et raté, incapable d'aller plus loin, de sortir de mon entêtement, et le petit me regarde faire et me sourit encore, et dans son sourire il y a de l'amour et de la confiance.

Tu es morte et je ne le sais pas encore.

Et je m'excuse.

Je-m'excuse-je-m'excuse.

Tu prendras soin du petit.

Je le sais.

Si tu le retrouves, tu prendras soin de lui.

Et tu lui diras qui j'étais.

Papa raté, papa à pousser trop loin, papa du toujours un peu plus.

Tu lui diras l'amour aussi, tu seras là à sa collation des grades, à rencontrer sa première conquête, à le serrer infiniment contre toi, à lui dire que c'était mon idée, mon entêtement, tu lui diras tout le bien, la nécessité de travailler, puis de ne plus le faire, de s'occuper de soi, des siens.

Tu seras là pour ses enfants à lui, nos petits-enfants.

Et je ferai comme si je savais que tu n'étais pas morte.

Je ferai comme si je savais ce qui lui arrivera.

L'air du désert goûte le sable et rien ne sort plus de ma bouche.

Qu'un souffle rare et tiède.

Papa –

Oui-oui alors : parce qu'il fait chocolat chaud et grosse couverture de laine, il fait thermostat, mercure, fait feu de camp et feu de grève, fait gros feu de Saint-Jean –

Papa d'ombre, papa renfort.

Papa de la mauvaise décision.

Papa –

Oui-oui alors : parce qu'il fait chaud de fin du monde et chaud de vieux scotch, parce qu'il fait chaud comme dans un thermos de la NASA, chaud du colisse –

Parce que le désert c'est un endroit où l'on pourrait surprendre Dieu dans le détour d'une ravine, un endroit où les buissons qui flambent la nuit n'ont rien d'étrange, et le petit m'a lâché la main pour boire mon eau, et il boit, il boit l'eau lentement, régulièrement.

Il lui en restera suffisamment.

Et tout à coup, il fait sang qui coule sur le bord de mes lèvres.

Comme un cheval de course qu'on a dopé à mort.

Et le petit me regarde comme une bête à abattre.

Et il a son bras autour de moi maintenant, et il fait mille degrés à l'ombre de la saillie, et tout l'air du canyon semble être disparu, aspiré par la bouche ouverte de ce même dieu insatiable qui nous poursuit, et tout est alors sur le point de brûler.

Tout.

Alors, bois lentement, garçon, très lentement.

Papa va fermer les yeux, juste fermer les yeux.

Parce que quelque chose va finir par arriver, quelqu'un va finir par venir.

Quelqu'un finit toujours par venir.

Et ils te trouveront là, contre mes os blanchis, lové dans la pierre par un amour sincère.
